

À court de chewing gum

Qui aurait imaginé le mouvement Occupy Wall Street et la profusion sauvage d'initiatives similaires qu'il a fait fleurir dans tant de villes, petites et grandes ?

John Carpenter l'a fait. Voilà presque un quart de siècle, en 1988, le maître du film d'horreur pour soirs de drague (*Halloween*, *The Thing*, etc.) a écrit et réalisé *Invasion Los Angeles*. Ce petit bijou de subversion cinématographique dépeint l'ère Reagan et le néolibéralisme comme une invasion d'extraterrestres.

Comment oublier les extraordinaires premières scènes et cet énorme bidonville qui, de l'autre côté de l'autoroute de Hollywood, se reflète sur la sinistre surface vitrée des immeubles d'affaires du quartier de Bunker Hill ? Ou encore les banquiers millionnaires et autres stars médiatiques malfaisantes qui règnent sans pitié sur une classe ouvrière exsangue, condamnée à vivre sous des tentes, au milieu des ruines, et à mendier chaque jour des petits boulots sans lendemain ?

Grâce à une paire de lunettes magiques trouvée par le mystérieux John Nada (incarné par Roddy Piper), les ouvriers, qui ne partageaient que l'égalité négative du désespoir et du dénuement, ouvrent les yeux sur le miroir aux alouettes capitaliste et parviennent à s'unir au-delà de leurs différences raciales. Et ils piquent une colère. Une grosse colère.

Oui, je sais : je vais trop vite. Le mouvement Occupy the World n'a pas encore trouvé ses lunettes magiques (programme, plate-forme revendicative, stratégie, etc.) et sa colère reste tempérée, façon Gandhi.

Mais comme Carpenter l'avait pressenti, quand on prive (ou qu'on menace de priver) des millions d'Américains de leur toit et/ou de leur emploi, une masse énorme peut se former et commencer à marcher sur Goldman Sachs. Et pour l'heure, ce mouvement n'est pas manipulé comme le Tea Party.

Le soulèvement actuel présente une caractéristique très importante : c'est dans la rue qu'il se manifeste, et de cette façon, il s'identifie profondément avec les sans-abris.

Les gens de ma génération, celle du mouvement pour les droits civiques, auraient d'abord eu l'idée d'occuper les bâtiments, en attendant de s'en faire déloger par la police à grands coups de matraque (aujourd'hui, on notera que les flics préfèrent les gaz au poivre et les techniques de contrainte par la douleur).

En 1965, à dix-huit ans, j'étais membre de l'équipe nationale des Students for a Democratic Society¹. Suite à la répression sanglante d'une manifestation pacifique en Afrique du Sud, j'ai organisé un *sit-in* à la Chase Manhattan Bank, qui était à l'époque un « partenaire de l'apartheid » et l'un de ses soutiens financiers. Dans ces années-là, c'était la première fois que l'on s'en prenait à Wall Street ; quarante et une personnes furent interpellées par la police de New York.

Je continue à penser que c'est une excellente idée de s'emparer des gratte-ciels, mais qu'il vaut mieux la réserver à une phase ultérieure de la lutte. Pour le moment, le génie d'Occupy Wall Street est d'avoir libéré un morceau de terrain là où le foncier est le plus cher du monde, et d'avoir fait d'un espace privatisé une agora et un catalyseur de la contestation.

Il y a quarante-six ans, notre *sit-in* était un acte de guérilla ; l'occupation d'aujourd'hui, c'est Wall Street assiégé par les Lilliputiens. Malgré tout, sa force réside dans le principe, soi-disant archaïque de nos jours, de l'organisation par le dialogue direct. Les réseaux sociaux ont bien sûr leur importance, mais ils ne sont pas tout ; car c'est encore sur la place publique que prospère le mieux l'auto-organisation militante, et c'est encore dans la libre discussion que se cristallise la volonté politique.

En d'autres termes, la plupart de nos conversations par Internet, y compris sur des sites aussi fameux que MoveOn.com², ne sortent pas du cercle des convaincus, ou s'adressent exclusivement à leur base potentielle.

En revanche, bien que les occupations attirent prioritairement des démocrates progressistes déçus et négligés par leur parti, elles font aussi tomber les barrières entre générations, en permettant par exemple à des enseignants quadragénaires inquiets pour leur carrière de rencontrer des étudiants paupérisés.

Plus fondamentalement, les campements sont devenus des lieux symboliques où se reconstitue

la coalition du New Deal qui avait volé en éclats au cours des années Nixon. Comme le souligne Jon Wiener avec sa pertinence habituelle¹ : « cols bleus et hippies – enfin rassemblés ».

En effet. Et l'on est forcément ému quand le président de l'AFL-CIO, Richard Trumka – celui-là même qui a conduit les ouvriers du charbon à Wall Street en 1989, à l'occasion d'une grève dure mais finalement victorieuse contre la Pittston Coal Company –, demande à ses troupes de costauds de « monter la garde » à Zuccotti Park, contre l'assaut imminent de la police de New York.

Les vieux radicaux de mon espèce ont souvent tendance à voir le printemps dans la première hirondelle venue, mais il faut reconnaître que ces oisillons-là sont annonciateurs de bonnes nouvelles. Je suis convaincu que nous assistons au retour d'une qualité qui caractérisait les gens ordinaires de la génération de mes parents (immigrés et grévistes pendant la grande crise des années 1930) : un élan spontané de compassion et de solidarité, associé à une morale « dangereusement » égalitaire.

Celle qui vous pousse à vous arrêter pour prendre une famille d'auto-stoppeurs ; à ne jamais abandonner les rangs des grévistes, même quand l'argent du loyer fait défaut ; à partager votre dernière cigarette avec un inconnu ; à voler du lait pour vos enfants, et à en donner la moitié aux petits d'à côté (ma mère l'a fait à plusieurs reprises en 1936) ; à écouter avec attention les

gens simples que l'on n'entend pas, et qui ont tout perdu sauf leur dignité. Bref, à cultiver la générosité du « nous ».

Je veux dire par là que je suis très impressionné par tous ceux qui se sont joints aux occupations, au-delà de leurs différences d'âge, de classe sociale et de race. De même que j'admire sincèrement les gamins qui ont le cran d'affronter l'hiver dans les rues glaciales, comme leurs frères et sœurs SDF. Mais revenons-en à la stratégie : quel doit être le prochain « maillon de la chaîne », pour reprendre l'expression fameuse de Lénine ? Est-il vraiment impératif que les contestataires tiennent convention pour définir un programme de revendications et qu'ils s'organisent en vue des échéances électorales de novembre 2012 ? Il est évident qu'Obama et les démocrates vont avoir terriblement besoin de l'énergie et de l'authenticité extraordinaire de ces trublions.

Mais voilà : il est peu vraisemblable que les *occupationistas* cherchent à se vendre et à marchander leur autonomie. Personnellement, je penche plutôt pour la position anarchiste et les exigences qu'elle nous impose.

Primo, exposez les doléances de 99 % du peuple, et faites le procès de Wall Street. Faites descendre Harrisburg, Lored, Riverside, Camden, Flint, Gallup and Holly Springs dans le centre de New York. Confrontez les prédateurs à leurs victimes. Qu'ils répondent de l'accusation de massacre économique devant le tribunal de la nation.

Secundo, continuez à reprendre la main sur l'espace public et à le rendre au peuple (en d'autres

termes : réappropriiez-vous les Communs). L'activiste et historien Mark Naison, vétéran des luttes pour les droits civiques dans le Bronx, propose de transformer les friches abandonnées et insalubres de New York en lieux ressources (jardins, terrains de camping et aires de jeu) pour les sans-abri et les chômeurs. Tous ceux qui ont participé à Occupy savent désormais comment les SDF sont chassés des parcs où ils ne peuvent ni dormir ni installer une tente ; raison de plus pour faire tomber les murs qui se dressent à l'encontre des besoins humains vitaux.

Tertio, ne perdez pas de vue le véritable enjeu. Le problème n'est pas d'augmenter les impôts des plus riches, ni de mieux réguler le système bancaire, mais de parvenir à la démocratie économique ; en l'espèce, à un système où les gens ordinaires décideraient de grandes questions comme les dépenses sociales, les taux d'intérêt, les transferts de capitaux, la création d'emplois, le réchauffement climatique... Si le débat ne porte pas sur le pouvoir économique, alors il ne sert à rien.

Quarto, tâchez de faire durer la vague de protestation au-delà des rigueurs de l'hiver. Il fait froid dans la rue en janvier ; Bloomberg et les autres dirigeants politiques locaux comptent là-dessus pour décourager les manifestants. Il va falloir mettre les bouchées doubles pour renforcer les occupations au moment de la trêve de Noël... Prévoyez des vêtements chauds.

Enfin, gardons la tête froide : l'évolution du mouvement est totalement imprévisible.

Cependant, à force de jouer avec des allumettes, on pourrait bien finir par mettre le feu.

Des banquiers interrogés par le *New York Times* estiment que les manifestations d'Occupy ne sont qu'un embarras passager, dû à une interprétation simpliste des mécanismes de la finance. Ils devraient se montrer plus humbles, et peut-être même commencer à trembler...

Depuis 2000, les États-Unis ont perdu quatre millions et demi d'emplois industriels ; une génération entière de diplômés de l'enseignement supérieur est frappée par le plus grave déclassement social de l'histoire étasunienne ; depuis 1987, le revenu moyen des Afro-Américains a été réduit de moitié, et celui des Hispano-Américains amputé des deux tiers.

Foulez au pied le rêve américain, le peuple vous le fera payer très cher. Comme Nada l'explique à ses imprudents agresseurs dans le grand film de Carpenter : « Je suis juste venu pour mâcher du chewing-gum et botter le cul de certains... et là, je suis à court de chewing-gum. »

Notes

1. Les « étudiants pour une société démocratique », organisation étudiante américaine très active dans les années 1960, autour par exemple de la lutte contre la ségrégation raciale et contre la guerre du Vietnam.
(Sauf mention contraire, toutes les notes sont de la traductrice.)

2. MoveOn.org, site américain d'activistes progressistes (démocrates).

3. Sur le blog qu'il tient sur le site www.TheNation.com. Jon Wiener est professeur d'histoire à l'université de Californie et éditorialiste pour le magazine *The Nation*.

Crash Club

Le choc de trois économies en stagnation

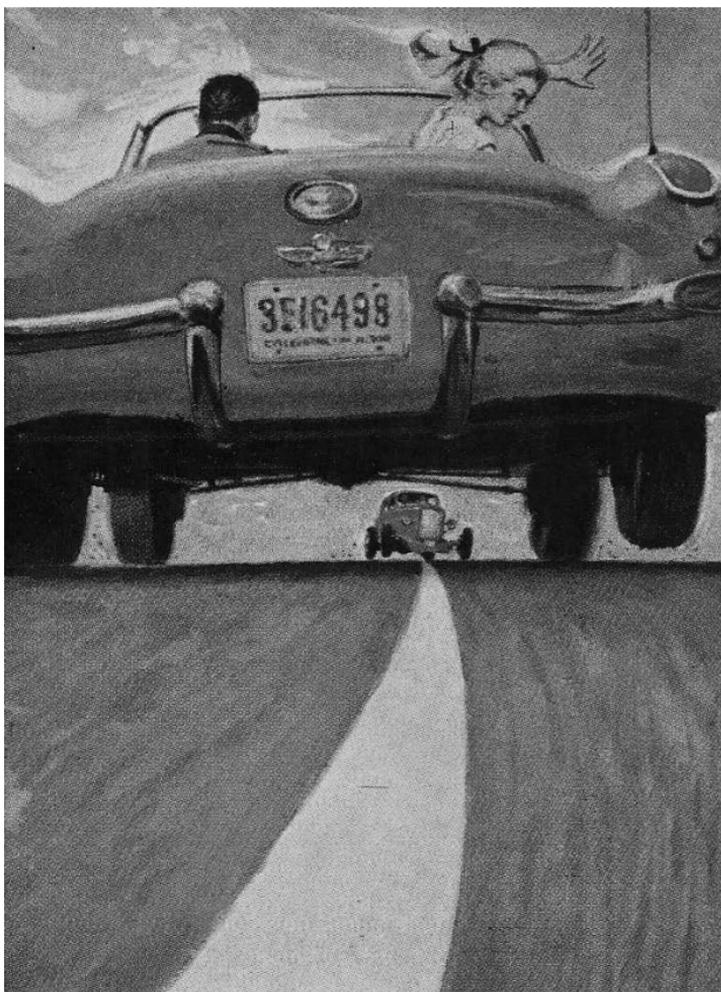
Il y a des siècles de cela, à l'époque où mes potes et moi avions quatorze ou quinze ans, nous aspirions à foncer vers l'immortalité en mourant à bord de fougueuses Ford 40 ou Chevrolet 57. Notre J. K. Rowling se nommait Henry Felsen, un ancien Marine qui avait écrit trois best-sellers magistraux : *Hot Rod* (1950), *Street Rod* (1953) et *Crash Club*¹ (1958).

Officiellement, ses livres avaient des vertus dissuasives – la Sécurité routière les tenait en haute estime – et devaient édifier la jeunesse à grand renfort d'hémoglobine et de scènes d'horreur. En réalité, Felsen était notre Homère de l'asphalte ; il exaltait le destin de jeunes héros maudits et nous incitait à imiter leur légende.

L'un de ses romans s'achève sur un carambolage apocalyptique qui pulvérise la quasi-totalité des étudiants d'une petite ville de l'Iowa. Nous adorions ce passage, et nous le relisions souvent entre nous à voix haute.

Or, en feuilletant aujourd'hui les pages *Affaires* des journaux, il est difficile de ne pas penser au grand Felsen, décédé en 1995. On y trouve en effet les républicains du Tea Party, qui, pied au plancher, grimacent comme des démons à l'approche du virage mortel, pendant que John

SOYEZ RÉALISTES, DEMANDEZ L'IMPOSSIBLE



Boehner² et David Brooks³, sur la banquette arrière, poussent des cris d'effroi.

L'analogie avec l'œuvre de Felsen est encore plus pertinente quand on passe du terrain local à une perspective globale. Vue d'en haut, là où les épis de maïs de l'Iowa ne masquent pas la trajectoire aveugle des bolides, la situation économique mondiale augure clairement d'une collision prochaine : venant de trois routes différentes, les États-Unis, l'Union européenne et la Chine convergent à toute vitesse vers le même carrefour. D'où la question : y aura-t-il un seul survivant pour participer au bal de fin d'année ?

Quand les trois piliers du McWorld vacillent

Je voudrais répéter un point évident, mais rarement discuté. À supposer que l'on évite l'apocalypse de la dette, Obama a déjà hypothéqué la ferme et vendu les gosses. Avec un stupéfiant mépris pour l'aile progressiste de son propre parti, il a bradé ce qui restait du système de protection sociale mis en place par le New Deal pour apaiser un hypothétique « centre » et se faire réélire coûte que coûte. (Dick Nixon, vieux gauchiste, où es-tu quand nous avons besoin de toi ?)

En conséquence, comme les Phéniciens de la Bible, nous allons sacrifier nos enfants (et leurs professeurs) à un Moloch rebaptisé Déficit. Le

massacre du secteur public, avec la diminution drastique des allocations chômage, aura un énorme impact négatif sur la demande, ce qui conduira à un taux de chômage à deux chiffres et au prochain succès de Lady Gaga : « Eh, mon frère, t'aurais pas une p'tite pièce ? »

Nous pouvons difficilement oublier que nous vivons nous aussi dans une économie mondialisée où les Américains sont avant tout des consommateurs, et où le dollar représente encore un refuge sûr pour la plus-value accumulée du monde entier. Or la nouvelle récession que les républicains préparent en toute impunité secouera immédiatement les trois piliers du McWorld, qui sont bien plus instables qu'on a tendance à le croire : la consommation américaine, la stabilité européenne et la croissance chinoise.

De l'autre côté de l'Atlantique, l'Europe est en train de faire la preuve qu'elle n'est rien d'autre qu'une union des grandes banques et des gros créanciers, lesquels ont la triste intention de contraindre les Grecs à brader le Parthénon et les Irlandais à émigrer en Australie. Pas besoin d'être keynésien pour s'apercevoir que, le cas échéant, la situation ne pourrait qu'empirer. (Et si l'emploi allemand a été épargné, pour l'instant, c'est uniquement parce que les BRIC – Brésil, Russie, Inde et Chine – ont acheté quantité de machines-outils et de Mercedes.)

***Boardwalk Empire* puissance 160**

Désormais, c'est bien sûr la Chine qui soutient l'économie mondiale, mais pour combien de temps encore ? Officiellement, la République populaire de Chine se trouve au milieu d'une grande mutation, et son économie, auparavant axée sur l'exportation, évolue vers un modèle fondé sur la consommation intérieure. Le but ultime de cette mutation n'est pas simplement de faire du Chinois moyen un automobiliste banlieusard, mais surtout d'en finir avec la dépendance perverse qui lie la croissance du pays à un déficit extérieur américain que Pékin doit constamment financer, pour empêcher la réévaluation du yuan. Malheureusement pour les Chinois, et peut-être pour le monde, le boom planifié de la consommation tourne rapidement à la bulle immobilière. La Chine a contracté le virus de Dubaï : toutes les villes de plus d'un million d'habitants (au moins cent soixante, selon les derniers chiffres) aspirent à se doter d'un gratte-ciel de Rem Koolhaas ou d'un centre commercial géant. D'où une débauche de constructions pharaoniques. Malgré l'image lénifiante de mandarins pékinois omniscients et dirigeant tranquillement le système financier, chacune de ces cent soixante villes ressemble plutôt à *Boardwalk Empire*⁴, où les chefs politiques locaux et les promoteurs immobiliers magouillent en coulisses avec les grandes banques publiques. En conséquence, un système bancaire occulte s'est développé, grâce auquel les grandes

banques allègent leur bilan en faisant transiter des prêts par des sociétés bidons, ce qui leur permet d'échapper aux limitations réglementaires en matière de prêt bancaire. Le Business Service de l'agence Moody's rapportait ainsi que le système bancaire chinois avait dissimulé environ 500 milliards de dollars en prêts de ce genre, principalement pour des projets municipaux somptuaires. Une autre agence de notation a estimé que les créances douteuses pouvaient représenter jusqu'à 30 % du portefeuille des banques.

Pendant ce temps, la spéculation immobilière engloutit l'épargne des ménages : en effet, face à la hausse de l'immobilier, les familles urbaines s'endettent pour devenir propriétaires avant que le marché ne devienne complètement inabordable (ça ne vous rappelle rien ?). Selon *Business Week*, l'investissement dans l'immobilier résidentiel représente actuellement 9 % du produit intérieur brut (contre 3,4 % en 2003).

Dans ces conditions, Chengdu va-t-elle devenir le prochain Orlando, et la China Construction Bank connaîtra-t-elle le même destin que Lehman Brothers ? On peut en tout cas s'étonner de la crédulité de nombreux experts, par ailleurs conservateurs, qui ont accredité l'idée que la direction communiste chinoise a découvert le secret du mouvement perpétuel, en créant une économie de marché préservée des cycles économiques et de la folie spéculative.

Si la Chine connaît un atterrissage brutal, de grands pays fournisseurs, tels que le Brésil,

l'Indonésie ou l'Australie, vont aussi se rompre le cou. Le Japon, embourbé dans la récession après trois catastrophes majeures, est particulièrement vulnérable aux secousses et aux aléas de ses principaux marchés. Quant au printemps arabe, il pourrait bien se muer en hiver si les nouveaux gouvernements ne parviennent pas à développer l'emploi ou à contenir la hausse des prix alimentaires.

Au moment où les trois grands blocs économiques se précipitent en chœur vers une profonde récession, je ne me sens plus aussi excité que lorsque j'avais quatorze ans à la perspective d'une fin à la Felsen : un enchevêtrement de tôle et de jeunes corps sans vie.

[Voici un extrait du roman de Henry Felsen, *Hot Rod* (1950) :

« La Chevrolet de mon pote Ralph n'était plus qu'un tas de tôle écrasée retourné dans le fossé, ses quatre roues en l'air comme les pattes d'un chien mort. Deux roues étaient en miettes, les deux autres tournaient encore lentement. Quelque chose de mou, ressemblant à un sac de linge éventré, pendait de la vitre arrière. C'était Marge.

Le moteur de la voiture avait pénétré l'habitacle, et, sous son poids, la colonne de direction était devenue une arme fatale. Quelque part dans la purée de métal, de bois et de simili cuir des sièges, il y avait Ralph. Et tout au fond, dans les

*fragments épars, entre une plaque d'acier déchi-
queté et un amas de métal chauffé à blanc, étaient
coincés les restes de la jolie tête brune au visage
délicat de La Verne.*

*Sous le choc, la voiture de Walt avait fait
plusieurs tonneaux le long de la route, laissant une
longue traînée de verre brisé, de débris métalliques
et de formes sombres et inertes qui, crevées comme
des sacs en papier, avaient roulé sur la chaussée
avant de s'immobiliser. C'étaient les joyeux passa-
gers de Walt. Walt Thomas était encastré dans
l'habitacle de sa voiture détruite, indifférent à
l'acide de batterie qui lui coulait dans les yeux. La
partie inférieure de son corps était complètement
retournée, et ne tenait plus que par un lambeau
de peau. »]*

Notes

1. Ces titres renvoient aux « chevauchées » automobiles urbaines qui se pratiquaient dans les années 1950-1960.
2. John Boehner : actuel président républicain de la Chambre des représentants.
3. David Brooks : journaliste au *New York Times*.
4. Série américaine qui se déroule à Atlantic City à l'époque de la Prohibition et suit le développement d'un réseau de vente d'alcool illicite.